

Dans le panorama de la littérature actuelle, Witold Gombrowicz figure en bonne place – dans la galerie des monstres. C'est un écrivain violent, décidé, c'est manifeste, à dévoiler, découvrir, explorer un univers personnel : le sien. Les livres de lui que nous connaissons, depuis *Feydidurke*¹ jusqu'à *Cosmos*, sont tissés dans la même matière et semblent autant d'approches d'une mythologie précise et sombre. On se prend à rêver d'un immense et inlassable ressassement. Il y a, dans l'œuvre de Witold Gombrowicz, une répétition monotone et sublime, un creusement du langage qui fait grincer des dents, un humour sinistre, une méditation sans cesse reprise et dont les arcanes sont la sexualité, le rapport avec les autres, la mort.

J'ai ressenti cela en voyant *Le Mariage*², au Théâtre Récamier, dans l'excellente mise en scène de Jorge Lavelli, pris que j'étais, avec les autres spectateurs, dans le délire verbal propre à Gombrowicz. C'est-à-dire où ne peuvent plus se distinguer l'évidence et l'invention. Il s'agit tout bonnement d'un langage qui s'invente sans cesse, mais s'inventant crée la justesse du langage. Le Père, qui est le roi, le pauvre, crie :

Cochons !

Arrière, ou gare à vous !

Si quelqu'un me touche, ce sera terrible,

Terrible en vérité, je vous le dis !

Plus terrible que... je ne sais pas quoi.

Des pleurs, des grincements de dents,

L'enfer et la prison, la torture et la malédiction.

Le monde entier gémit de douleur.

D'un cri qui brise, qui démolit, qui assassine, oui, oui,

Car moi il n'est pas permis de me toucher...

De me tou... de me... de me...

Car moi je suis intouchable

Car moi je vous maudirai !

Il fallait entendre ce long cri, voir cette scène pour comprendre que cela ne pouvait pas être dit (être écrit) autrement. On avait pensé, d'abord, que Witold Gombrowicz avait son écriture à lui, mais on ne comprend qu'aujourd'hui à quel point cette écriture lui est nécessaire, vitale ; à quel point il est tout entier dans cette écriture justement. Assurément, le fragment du *Journal*³ publié par Gombrowicz nous aide à saisir un peu de son univers, mais c'est dans l'œuvre romanesque que cet univers paraît ; Witold Gombrowicz est un écrivain de l'évidence.

*Cosmos*⁴, qui vient de paraître, en apporte une nouvelle preuve. Résumer ce livre ? Ce serait difficile, et inutile. Il s'agit d'une vaste exploration mythologique (encore une fois) où le sexe et la mort jouent les premiers grands rôles. Cependant, cette exploration se fait par les hasards du monde, par des "signes" objectifs (ils existent) et, tout ensemble, subjectifs (peut-être n'existent-ils pas, à la fin, sur le plan-même des "signes", peut-être ne signifient-ils rien).

En Pologne, deux jeunes gens cherchent une chambre à louer. Dans un taillis, ils découvrent un oiseau pendu. Du coup, ils se décident à prendre une chambre dans la maison la plus proche, et alors, minutieusement, maladivement, ils vont se lancer dans une enquête policière étouffante et irréaliste. Pour le principal héros de *Cosmos*, Witold (comme Witold Gombrowicz), une autre image de la réalité va rejoindre celle du moineau pendu : le rapprochement qu'il fait entre la bouche de Catherette, la servante, et celle de Léna, la fille de la maison. A propos du rapprochement de ces deux anomalies, Gombrowicz écrit : *Ces deux problèmes se mettent à réclamer un sens. L'un pénètre l'autre en tendant vers la totalité. Ainsi commence un processus de suppositions, d'associations, d'investigations, quelque chose va se créer, mais c'est un embryon plutôt monstrueux, un avorton, et ce rébus obscur, incompréhensible, va exiger sa solution... chercher une Idée qui explique, qui mette de l'ordre...*

Voilà l'écrivain au travail. Mais cette Idée sera, on s'en doute, et nécessairement, une énigme.

En fait, tout se passe pour Witold (le héros) comme si le moineau pendu rendait suspecte toute la réalité, faisait basculer le réel dans l'indéchiffrable. Il désire Léna (qui est mariée). Il pendra le chat de Léna parce qu'il vient de la voir se dévêtir devant son mari. Cette pendaison le fait passer de l'autre côté de la barrière : du côté de l'oiseau pendu.

Ce n'est pas aussi simple : la réalité suspectée, bousculée soudain par l'intrusion d'une absurdité logique, devient obsessionnelle, n'existe plus que par l'obsession de Witold, n'est plus animée que par l'obsession sexuelle de Witold. Et tous les signes, dès lors, que fait le monde ne sont plus que les gestes obscènes d'un monde en rut.

Dès cet instant, plus rien n'est explicable puisque tout, dans *Cosmos*, se réfugie dans l'évidence de l'obsession sexuelle de Witold : il met son doigt dans la bouche du mari de Léna qui vient de se pendre, il met son doigt dans la bouche du prêtre, il assiste au triomphe de l'onanisme que célèbre Léon, il veut pendre Léna... Le livre se dénoue dans une pluie d'orage. Witold retourne à Varsovie, et rejoint, sans doute, en nous laissant un goût de cendre, la prose du monde quotidien. Un rêve ? Une anomalie ? Un caprice ? Cela n'importe pas.

L'essentiel est bien que, pour nous, dans *Cosmos*, au travers de l'admirable langage de Witold Gombrowicz, la réalité se soit mise à parler. Ce livre, en outre, prouve que Gombrowicz continue, avec une impudeur sans égale, à se mettre à nu.

¹ Les Lettres Nouvelles.

² Publié dans *Théâtre* de W. Gombrowicz, Les Lettres Nouvelles.

³ Les Lettres Nouvelles.

⁴ Traduit par Georges Sédar, Les Lettres Nouvelles, chez Denoël.